

16° Y²
54444

ANÇOISE BOURDIN

SANG ET OR

ROMAN



L A T A B L E R O N D E

LR

1306346

FRANÇOISE BOURDIN

Sang et or

SANG ET OR

DU MÊME AUTEUR

DE VACILES HERBES JAUNES éditions Julliard, 1974.
LES SOLAHS MOUTILÉS éditions Julliard, 1975.



LA TABLE RONDE
9, rue Huysmans, Paris 6^e

160y²

57447

RO TE ONAS

DU MÊME AUTEUR

DE VAGUES HERBES JAUNES, éditions Julliard, 1974.

LES SOLEILS MOUILLÉS, éditions Julliard, 1975.

15
1975
FNFZ

1306346

DL-5204169-1-13513

FRANÇOISE / BOURDIN

Sang et or

roman

À Christian

Le malheur c'est toujours la même chose.
C'est un bonheur ancien qui ne veut pas recommencer.

Pierre Louis



LA TABLE RONDE
9, rue Huysmans, Paris 6^e



DL-29041991-13213

FRANÇOISE BOURDIN

Sang et or

DU MANUSCRIT

DE VERTES HERBES JAUNES éditions Julliard, 1974.

LES HERBES NOUVELLES éditions Julliard, 1975.



© Éditions de La Table Ronde, Paris, 1991.

ISBN 2-7103-0485-6



Il ne t'a pas laissé la même
salaud, il est venu sur toi sans jamais regarder
la leurre. Quel choc, Seigneur ! A croire que ce
taureau voulait venger tous ceux de sa race. Tu
l'as senti quand même, mais on a su que ce
Le malheur c'est toujours la même chose.
C'est un bonheur ancien qui ne veut pas recommencer.

Pierre Louÿs

À Christian

Le malheur c'est toujours la même chose.
C'est un bonheur ancien qui ne veut pas recommencer.
Pierre Louys

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 1991.
ISBN 2-7163-0683-6



Il ne t'a pas laissé la moindre chance, le salaud, il est venu sur toi sans jamais regarder le leurre. Quel choc, Seigneur ! A croire que ce taureau voulait venger tous ceux de sa race. Tu t'es relevé quand même, mais on a su que ce n'était pas pour longtemps.

J'ai lâché le capote sans réfléchir à rien, pour t'ouvrir les bras. Je ne peux pas te regarder tomber sans t'aider. Je t'aime toujours et tu comptes là-dessus. « Comme Caïn », dis-tu parfois. Ça te fait rire. Il n'y a pas de quoi. Figure-toi qu'il m'arrive de m'interroger, certains soirs, quand j'ai trop bu. Comme Caïn ? Peut-être. Va savoir... Tu fais tellement d'ombre, Angel !

Laisse-toi aller, d'accord, mais viens un peu plus près des barrières, on ne peut pas rester là.

Dans quel état t'as mis ce taureau ! Mais tu es têtû, aussi, il pesait beaucoup et tu voulais qu'il

passé encore... Accroche-toi, Angel, juste un pas. Raúl s'en sort très bien, il l'a aveuglé, ils sont loin. Je les surveille, de toute manière. Ce n'est pas le moment de montrer qu'on a peur. Toutes les femmes te regardent, Angelito, comme d'habitude ! Raúl pourrait bien être Manolete, elles s'en fichent pas mal. Elles te fixent et elles crient, ne fais donc pas la grimace, c'est bon à prendre ces milliers de regards.

Les secours sont rapides, domine-toi seulement quelques secondes. Dominio, Angel, tu connais toutes les ficelles, tu sais ça par cœur. On n'est pas dans une arène de troisième catégorie, que diable ! Tu pisses le sang, et alors ? Ils en ont des litres en réserve à l'infirmerie.

Je t'assure que Raúl s'en occupe ! D'ailleurs ils sont tous en piste, maintenant, à faire les importants juste sous la présidence, et l'occasion est trop belle pour ce cabot de Juan Blasco, il va faire des façons, mais ça m'étonnerait qu'il te vole la vedette aujourd'hui, d'ailleurs on s'en fout, il ne va pas nous rattraper en fin de saison avec toute l'avance qu'on a sur lui !

Quieto, Angel, fais-moi confiance, et laisse-moi profiter de ces instants — je vois des gens qui courent dans le callejon, ne t'inquiète pas, ils ne prennent pas ça à la légère — où tu es encore seul avec moi.

... Oh, dis, tu te souviens de Marismeño ? Tu étais déjà seul avec moi. Ce cheval était beau comme à la parade. Tu l'as voulu. Et ton père te l'a donné parce qu'il devait t'offrir quelque chose à ce moment-là de vos vies. Puisqu'elle était partie, qu'il l'avait laissée partir — ta mère — il fallait bien qu'il se fasse pardonner. Il ne voulait pas de ta rancune. Qu'est-ce qu'il en aurait fait ?

Tu étais son fils, mais, bien plus que son fils, tu étais sa revanche. Il était obligé de te garder. Et sans haine. Avec Marismeño, il t'offrait le ciel !

Je sais bien que, plus tard, il te l'a repris. Mais nous nous étions vraiment mis en tort, toi et moi, toi toujours seul avec moi.

Ton père pensait que je devais te surveiller, te protéger. Toutefois il ne l'a pas demandé clairement. Il refusait de prononcer des paroles définitives. Il se méfiait de tout ce qui pouvait affaiblir son pouvoir sur toi.

Alors il n'a pas dit : « Nacho, je te le confie, tu en es responsable », mais c'était

tout comme. Quoi qu'il en soit, je t'aimais bien, les autres aussi, et même ton père, ça ne sert à rien de se persuader du contraire, il t'aimait.

Il était forcé de t'aimer. Tu étais la seule preuve qui lui restait. En te regardant il pouvait constater — et il en avait besoin tout le temps — qu'il y était arrivé quand même, avec sa femme. Tu le sauvais du naufrage, de l'obsession. Donc il t'aime, fut-ce avec des raisons aussi noires que celles-là. Et il ne va pas tarder à se montrer, le temps qu'il se dégage de son gradin, et c'est moi qu'il va engueuler, comme d'habitude ! Mais pas toi, pas aujourd'hui, je ne crois pas que quelqu'un puisse être assez fou pour t'agresser en ce moment, pas même lui. ¡ Vaya !

... Ouvre les yeux, Angel, le soleil n'a pas bougé de place, j'ai arrêté le temps pour toi, pour que tu ne le trouves pas trop long, je sais ce que c'est d'avoir mal et d'avoir peur. Enlève ta main de là, c'est vrai qu'elle est moche cette blessure, c'est moi qui mets le poing et j'appuie, si tu veux bien, ensuite tu m'écoutes et tu cesses de penser à toi.

J'en étais au Marismeño. Et à ton père, Don Pascual Camoso. Il était sensible au fait qu'on l'appelle Don Pascual, à cette époque-là. Maintenant je crois que c'est moins important pour lui parce qu'il a obtenu ce qu'il voulait, après tout — ou plutôt avant tout ! — le nom des Camoso, tu l'as porté très haut, tu n'as pas démerité. Un jour il m'a confié : « Nacho, je me moque d'être un salaud tant que je ne suis pas un lâche. »

Le courage, toujours, valor, ils n'ont que ce mot à la bouche... Lui, c'était un héros sans couilles, comment veux-tu vivre en portant cette croix ? Il avait tellement baisé les taureaux qu'il ne pouvait plus rien baiser d'autre. Ou alors, pour pouvoir, il fallait qu'il pense très fort aux taureaux... A ton avis, Angel, il était negro ou colorado le taureau qu'il a réussi à évoquer assez longtemps pour te concevoir ?

Tu comprends qu'aucune femme n'aurait accepté de rester avec un impuissant de sa sorte qui passait en tous lieux pour un macho bien trempé ? Il faut l'excuser, ta mère, elle était son épouse le soir, dans leur lit, et, les

histoires de l'arène, elle s'en est moquée jusqu'au jour où elle a compris que ton père puisait justement son courage dans son dépit, dans son incapacité à être viril.

Il lui disait : « Reste ! » et il donnait des fêtes pour la retenir. Ça a duré plus de douze ans, il s'accrochait. Il était auréolé de sa gloire de torero. Les filles et les femmes crevaient d'envie pour lui, toutes. Il leur faisait la cour, puis il s'en tenait là, forcément ! Et leur désir, leur concupiscence, ça finissait par dégoûter ta mère d'elle-même. Quand elle a voulu partir, il lui a dit — mais il était ivre, il buvait pas mal depuis qu'il ne toréait plus — : « Il n'y a pas que le cul qui compte ! » Injure... Il aurait mieux fait de lui demander : « Reste, il y a ton fils. » Elle serait restée. Elle avait peur pour toi. Pas peur qu'il te tue, mais qu'il te donne ses délires et ses tares. J'ai compris tout ça plus tard.

... Tu es lourd, Angel, on est vraiment mal installés, ça bat sous mes doigts ce sang qui veut sortir et mouiller le sable, on n'est pas obligés de payer le prix fort, calme Angelito, le désordre c'est pour tout à l'heure dès qu'ils

auront posé leurs mains sur toi ce sera le drame et la panique, dire qu'on est là pour ça, dire qu'on a l'habitude!

Je n'arrive pas à te parler du Marismeño et c'est vrai que ce cheval est resté comme une rupture entre ton père et toi. L'injustice, de sa part, est qu'il voulait que tu sois torero à ton tour. Donc il pouvait pardonner. Tout ce que tu tentais avec les taureaux aurait dû le ravir. Moi, je savais que tu faisais les choses comme on doit les faire, avec la grâce en plus, dès qu'il avait le dos tourné. Mais quand tu étais sous son regard, à quatorze ans, tu ne valais plus rien ! Il te faisait peur et il croyait que tu avais peur de la vache. Alors il hurlait de fureur et tu ne pouvais plus servir une passe. A chaque fois la débâcle, la dispute, et l'hiver entier s'écoulait dans le même malentendu. Les gens disaient à ton père de te laisser. Même le marquis lui avait prédit, un jour de tienta, que ça finirait par un drame, et que rien au monde ne pourrait faire de toi un torero correct. Ça rendait fou ton père, il faut le comprendre, il avait beau ne jamais te voir comme moi je te voyais quand nous étions

seuls au fond des pâturages, il savait tout de même que tu étais né pour ça, fait pour ça, ou alors à quoi lui aurait servi un fils qu'il avait eu tant de mal à sortir de lui pour le déposer — enfin ! — dans le ventre de sa femme ? Il n'a jamais douté de ton talent, dont tu ne pouvais pourtant rien lui montrer vu qu'il t'ôtait tous tes moyens. Mais il avait ses certitudes, irrationnelles, bien installées. Ta finalité ne l'inquiétait pas. Il nous avait peut-être observés, de loin, sans que nous le sachions ?

Et, Marismeño, tu le montais de moins en moins parce qu'il fallait consacrer toutes ces heures aux vaches qu'on rendait folles à les toréer comme ça, et à ces passes recommandées jusqu'au vertige. Un entraînement pareil aurait pu en démolir plus d'un, mais pas toi, a Dios gracias !

Depuis qu'il s'était coupé la coleta et retiré sur ses terres, ça lui manquait beaucoup toute la publicité qu'on avait toujours fait autour de son nom. Les photos des sorties a hombros, une oreille dans chaque main, les comptes rendus fleuris, et la course à l'escalafon : il en avait besoin pour vivre. Seulement il avait cinquante ans et, à part toi, personne ne pouvait lui rendre ce morceau de sa vie. Il se rongait d'impatience en attendant de pou-

Je te connais par cœur et pourtant tu parviens à me surprendre. Tu es devenu une étoile, comme je l'avais prédit. Ma vie est derrière tes pas, et ta lumière m'éclabousse. Meilleur tu es, plus vite tu effaces Pascual des mémoires. On en mourra, c'est sûr, mais qu'est-ce que ça peut faire ?

... C'est fini ! Ils sont enfin arrivés ! Ils ont dû me répéter plusieurs fois de te lâcher et ils t'ont emporté. Je suis resté assis à genoux sur le sable, croyant sentir encore tes cheveux sous mes doigts, avec mon autre main tout engourdie et poissée de ton sang. Raúl s'est fait aider pour me remettre sur mes pieds. Il n'y a vraiment rien à faire, je suis indemne. Mais toi, Angelito, quel est ton destin ? Le temps, remis en marche, a repris ses droits. Mon sort est réglé. Si tu meurs, je meurs aussi... Mais si tu vis je te quitte, et alors je meurs bien davantage !

Dites, les Camoso, est-ce que je ne saurai jamais lequel de vous deux a été un monstre ? Et... lequel de nous trois un tricheur ? Peut-être votre vie n'était-elle qu'une banale histoire de famille... Et ton accident, aujourd'hui, un simple fait divers. ¡ Dios lo quiera !



*Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en avril 1991*

N° d'Édition : 2594. N° d'Impression : 954-662.

Dépôt légal : mai 1991.

Imprimé en France

